



Evelyne OLÉON
Professeur de philosophie au
Lycée Chateaubriand à Rome



L'HUMANITÉ EN QUESTION :
L'HOMME EST-IL DEVENU OBSOLÈTE ?
Cours et échanges inter-lycéens franco-européens
Plateforme de visioconférence du Projet EEE
Diffusion le 10/02/2022, 10h15 – 11h45
<https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>



Jean-Luc GAFFARD
Diffusion et production
Czeslaw MICHALEWSKI,
Réalisation et communication

Diffusion en différé

Vidéo 1 : *Comment l'humain est-il devenu obsolète ?* :

<https://projet-eee.eu/video/i-comment-lhomme-est-il-devenu-obsolete-evelyne-oleon>

Vidéo 2 : *Du transhumanisme au posthumanisme* :

<https://projet-eee.eu/video/ii-du-transhumanisme-au-posthumanisme-evelyne-oleon>

Podcast

Soundcloud : <https://soundcloud.com/podcastprojeteee>

Deezer : <https://www.deezer.com/fr/show/634442>

Pour mémoire

Penser le transhumanisme et le posthumanisme en évitant les écueils d'un jugement moral, c'est à cette tâche que Evelyne Oléon – professeure de philosophie au lycée Chateaubriand de Rome – s'est remarquablement confrontée ce 10 février 2022.

« Qu'est-ce l'homme ? », s'interrogeait Emmanuel Kant il y a un peu moins que trois cents ans ; *quoi* ou *qui* l'homme est-il devenu ?, pourrait-on se demander au 21^{ème}, tant nous nous affrontons à la question des NBIC* qui remettent en cause le concept d'homme et la matière même de ce qu'est l'humain.

Et Evelyne Oléon de rappeler aux élèves de Charolles et de Sèvres, l'animal et la machine ont servi de repoussoirs pour mettre en lumière la pensée, la parole, *i.e.* l'identité humaine.

Aujourd'hui, rien n'est certain de ce qu'est l'Homme et tout est brouillé : les nouvelles technologies ont rebattu les cartes d'une partie à peine commencée et peut-être déjà perdue : l'homme est-il une réalité obsolète ? – terrible question, s'il en est, et que transhumanisme et posthumanisme posent pour y afficher des réponses.

Quant au transhumanisme, robots, cyborgs et nouvelles technologies sont des promesses heureuses pour assister l'homme dans son existence fébrile, l'affranchir des limites et lui permettre d'augmenter en toute quiétude la vie humaine.

Mais s'agissant du posthumanisme, l'Homme est devenu Dieu - un Prométhée fatigué -, une sorte de conscience connectée à des *datas*, débarrassée de sa vulnérabilité et d'un corps échappant à ses origines, à son présent honteux et à sa mort, sale. Et là, les élèves de se demander : si l'Homme s'abolit dans la machine performante et la cybernétique, n'est-ce pas courir un risque de transformer les cultures en compétences et de renoncer à son humanité-genre ? Comment ne jamais transgresser la condition humaine, n'est-ce pas là un contre-totalitarisme qui fait le projet d'un Homme universel et immortel ?

Et Evelyne Oléon de répondre qu'il faut revenir à *l'humain*, à *l'humus* et à *l'humilité* – une sorte d'*éco-biographie* de l'humanité qui serait un remède possible pour une éthique sobre vouée au bonheur des Hommes contre la honte et la dépression du monde.

* NBIC : Nanotechnologies, biotechnologies, technologies de l'information et sciences cognitives.

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

Dossier pédagogique

Présentation

Le 19^{ième} siècle avait proclamé la mort de Dieu ; le 20^{ième} siècle, à bien des égards, semble penser, lui, la mort de l'homme. Michel Foucault, dans *Les mots et les choses* (1966) affirmait, dans des pages devenues célèbres, que l'homme en tant que concept central de l'épistémè moderne, était en train de disparaître. Penser la fin de l'homme c'est donc d'abord penser la fin du concept d'homme et interroger sa pertinence pour la pensée mais c'est aussi poser la question de la fin de l'humain en tant qu'espèce physique et son possible dépassement dans un *trans* ou un *post-humanisme*. C'est ce thème que nous invite à réfléchir la dernière partie du programme de HLP, *l'humanité en question*, interrogeant l'humain et ses limites, au regard, plus spécifiquement, des progrès scientifiques et technologiques.

Se pose, dans la seconde moitié d'un 20^{ième} siècle dévasté par deux guerres mondiales qui ont miné les espoirs des Lumières, la question de la pertinence du concept d'homme. L'humanisme classique supposait comme centrale la question *qu'est-ce que l'homme ?* Il s'agissait selon Kant de la question philosophique par excellence. Or la construction du concept d'homme s'était opérée dans la pensée occidentale, au cours des siècles, par une série de distinctions exclusives ; ce qui réunit universellement les hommes, les distinguant radicalement des autres êtres. Descartes voyait l'essence de l'homme dans la pensée, le langage et l'âme qui appartiennent à tous les hommes mais n'appartiennent qu'aux hommes, les opposant à l'autre de l'homme, à l'animal d'une part, à la machine d'autre part. Cette identité par exclusion s'est trouvée ébranlée dans la seconde moitié du 20^{ième}. L'homme ne se distingue pas si radicalement de l'animal et n'est plus opposable à la machine. Ainsi, tandis que *l'antispécisme* depuis les années 70, interroge de façon critique le concept d'homme forgé sur l'illusion anthropocentrique et hégémonique, l'utilisation des techniques de pointes, biotechniques et nanotechniques, le développement de l'intelligence artificielle et d'une manière générale ce qu'on appelle les *NBIC*, remettent en cause le dualisme homme-machine, en pensant et produisant le *cyborg*, l'utilisation des techniques pour réparer mais aussi pour augmenter l'homme. Le *transhumanisme* donne à penser un homme en devenir tandis que le *posthumanisme* prévoit un dépassement, non seulement du concept d'homme, mais aussi de l'être l'humain lui-même, grâce à des techniques qui travaillent à l'affranchissement des limites inhérentes à l'idée d'humanité, celles liées à la natalité – on pense au clonage et à l'ectogénèse – et à la mortalité – on y envisage « la mort de la mort ». On peut donc penser la disparition de l'homme, du concept d'homme mais aussi de l'humain, en terme d'obsolescence ; l'homme, tel que l'a pensé la tradition philosophique et l'humanisme, n'est-il pas devenu obsolète ?

L'usage du terme obsolescence ici est éloquent. Est considéré en général comme obsolète un objet technique qui est produit dans certaines conditions sociales, économiques, technologiques et devient inutile, dépassé, démodé en fonction de l'état de la production. Une technique peut devenir obsolète ; c'est même l'essence de la technique que de produire de l'obsolescence ; la vie, elle, n'est pas obsolète, les formes naturelles naissent, meurent mais ne sont pas démodées, dépassées. Penser l'obsolescence de l'homme c'est donc penser son devenir technique, homme machine, auto-construit, affranchi des limites de la nature et de la vie. En 1956 Gunther Anders publiait *L'obsolescence de l'homme* dans lequel il analysait ce qu'il appelait *la honte prométhéenne*, la honte que peut éprouver l'homme d'être devenu, d'être né, plutôt que d'être fabriqué, de se fabriquer. La honte prométhéenne est l'expression du fantasme de l'autoproduction de soi. Le *posthumanisme* aujourd'hui confirme l'intuition de Gunther Anders : l'obsolescence de l'homme est liée à la construction de l'humain dans la maîtrise prométhéenne de sa naissance et de son devenir.

Finalement il ne s'agit pas tant de savoir si l'homme est oui ou non devenu obsolète, mais plutôt de comprendre ce qui, de l'homme, serait pensé comme dépassé, ce que la question de l'obsolescence de l'homme révèle de l'humain et de ses limites. Il faudra aussi s'interroger sur le sens de ce dépassement. L'obsolescence de l'homme est-elle une fin ou une promesse ? Pour reprendre une terminologie nietzschéenne, est-elle l'expression du dernier des hommes ou l'annonce d'un surhomme ?

TEXTES

« Une chose en tout cas est certaine : c'est que l'homme n'est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. En prenant une chronologie relativement courte et un découpage géographique restreint – la culture européenne depuis le XVI^e siècle –, on peut être sûr que l'homme y est une invention récente. Ce n'est pas autour de lui et de ses secrets que, longtemps, obscurément, le savoir a rôdé. En fait, parmi toutes les mutations qui ont affecté le savoir des choses et de leur ordre, le savoir des identités, des différences, des caractères, des équivalences, des mots, – bref au milieu de tous les épisodes de cette profonde histoire du *Même* – un seul, celui qui a commencé il y a un siècle et demi et qui peut-être est en train de se clore, a laissé apparaître la figure de l'homme. Et ce n'était point là libération d'une vieille inquiétude, passage à la conscience lumineuse d'un souci millénaire, accès à l'objectivité de ce qui longtemps était resté pris dans des croyances ou dans des philosophies ; c'était l'effet d'un changement dans les dispositions fondamentales du savoir. L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine.

Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIII^e siècle le sol de la pensée classique –, alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable. »

Michel Foucault, *Les mots et les choses*, p.465

« (...) Enfin il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puisse assurer ceux qui les examinent, que notre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, excepté les paroles, ou autres signes faits à propos des sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion. Je dis les paroles ou autres signes, parce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix; et que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets, sans exclure celui des fous, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il ne suive pas la raison; et j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune passion, pour exclure non seulement les cris de joie ou de tristesse, et semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux; car si on apprend à une pie à dire bonjour à sa maîtresse lorsqu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolotion de cette parole devienne le mouvement de quelqu'une de ses passions; à savoir, ce sera un mouvement de l'espérance qu'elle a de manger, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque friandise lorsqu'elle l'a dit; et ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux et aux singes, ne sont que des mouvements de leur crainte, de leur espérance, ou de leur joie, en sorte qu'ils les peuvent faire sans aucune pensée. Or il est, ce me semble, fort remarquable que la parole, étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul. Car, bien que Montagne et Charon aient dit qu'il y a plus de différence d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions; et il n'y a point d'homme si imparfait, qu'il n'en use; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient. »

Descartes, *Lettre au Marquis de Newcastle*, 1646

« Cyborg bouleverse les dichotomies les plus couramment admises, proposant un chemin entre les grilles d'alternatives binaires : nature/artifice, organisme/machine, masculin/féminin, normal/pathologique, humain/non-humain. Penser contre ces dualités c'est bien sûr s'y opposer ; c'est aussi penser à leur contact, dans une proximité féconde et inattendue. Il semble parfois que Cyborg est un instrument par lequel l'humanité se libère des servitudes du passé ; mais il semble parfois également que Cyborg n'est que le nom de notre asservissement croissant à un système technique de contrôle et d'oppression. Apparaissant parfois comme la continuation et l'épanouissement de notre espèce (l'humanité comme espèce technique) ou comme la disparition de l'humain dans l'émergence de nouvelles formes plus « évoluées » (le « posthumain »), Cyborg se présente tour à tour comme la description de notre condition présente, comme notre avenir ou comme notre déchéance ; comme le repoussoir absolu, l'incarnation d'une humanité perdue dans le cliquetis mécanique de l'acier, ou comme l'espoir possible de ce que nous deviendrons quand viendra l'heure de la libération de la mort ou des embarras de la chair. »

Thierry Hocquet, *Cyborg philosophie, penser contre les dualismes*, Seuil, 2011.

"En fin de compte, le parfait ouvrier décida qu'à celui qui ne pouvait rien recevoir en propre serait commun tout ce qui avait été donné de particulier à chaque être isolément. Il prit donc l'homme, cette œuvre indistinctement imagée, et l'ayant placé au milieu du monde, il lui adressa la parole en ces termes : « Si nous ne t'avons donné, Adam, ni une place déterminée, ni un aspect qui te soit propre, ni aucun don particulier, c'est afin que la place, l'aspect, les dons que toi-même aurais souhaités, tu les aies et les possèdes selon ton vœu, à ton idée. Pour les autres, leur nature définie est tenue en bride par des lois que nous avons prescrites : toi, aucune restriction ne te bride, c'est ton propre jugement, auquel je t'ai confié, qui te permettra de définir ta nature. Si je t'ai mis dans le monde en position intermédiaire, c'est pour que de là tu examines plus à ton aise tout ce qui se trouve dans le monde alentour. Si nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, c'est afin que, doté pour ainsi dire du pouvoir arbitral et honorifique de te modeler et de te façonner toi-même, tu te donnes la forme qui aurait eu ta préférence. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales ; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines..."

Pic de la Mirandole, *Discours sur la dignité de l'homme, 1486*

« Serait-il absurde, maintenant, de supposer que ce perfectionnement de l'espèce humaine doit être regardé comme susceptible d'un progrès indéfini, qu'il doit arriver un temps où la mort ne serait plus que l'effet, ou d'accidents extraordinaires, ou de la destruction de plus en plus lente des forces vitales, et qu'enfin la durée de l'intervalle moyen entre la naissance et cette destruction n'a elle-même aucun terme assignable? Sans doute l'homme ne deviendra pas immortel, mais la distance entre le moment où il commence à vivre, et l'époque commune où naturellement, sans maladie, sans accident, il éprouve la difficulté d'être, ne peut-elle s'accroître sans cesse? Comme nous parlons ici d'un progrès susceptible d'être représenté avec précision par des quantités numériques ou par des lignes, c'est le moment où il convient de développer les deux sens dont le mot *indéfini* est susceptible. »

Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, 1795*

« L'artifice machinal (art humain) a commencé par imiter la nature (art divin), puis s'y est identifié (animaux machines, homme-machine), pour enfin s'y substituer (la machine post-humaine) : machine mécanique (l'automate), machine organique, machine cybernétique. Cet itinéraire fait intervenir des registres qui s'alimentent l'un l'autre : la technique, le savoir et le pouvoir, mais aussi le fantasme. C'est dire qu'à travers l'œuvre machinique s'est joué tout autre chose que la mise en place de dispositifs de plus en plus perfectionnés visant à faciliter la vie : une volonté de puissance qui s'est révélée sans limites et entend désormais prendre la place du Dieu, mort et enterré depuis longtemps, qui a entraîné dans sa chute sa créature imparfaite et précaire. Le nouveau créateur, bien plus puissant que l'ancien, n'aura plus besoin d'une théodicée. Le nouveau monde ne comportera plus de mal, parce que plus personne ne saura ce que ce mot veut dire et parce que ce monde sera absolument pur de toute ombre, de toute impureté (...) dans la parfaite logique substitutive du machinique à l'humain, de l'abolition de l'exécrable corps charnel, dont Platon disait déjà qu'il était le tombeau de l'âme. »

Yves-Charles Zarka, *De l'homme-machine à la machine post-humaine : La vision machinique du monde – Cités, 2013/3*

« Le refus de l'existence corporelle, de la finitude, de la mort, exprime le projet d'être fondement de soi (ens causa sui) par la haine méprisante de la nature et de la naturalité de la vie ; par la haine d'être né du corps d'une femme et d'y avoir été conçu par le hasard de la rencontre d'un ovule et d'un spermatozoïde. Cette haine de la factualité naturelle de la vie et donc, par conséquent, de la maternité, a trouvé à s'exprimer de façon particulièrement crue dans les efforts que déploie la « science » pour substituer un utérus artificiel à l'utérus féminin. (...) ce souci se révèle rapidement comme l'habillage transparent d'un autre souci : celui d'une rationalisation techno-scientifique de la reproduction humaine. (...) la nature est d'abord une source d'aléas, de risques, de désordre. Elle doit être domestiquée, dominée, supprimée si possible par une mise en ordre rationnelle du monde qui en éradique les incertitudes, les imprévisibilités. (...) il faut éliminer la « nature intérieure » comme la nature extérieure et les remplacer par des hommes-machines et des machines humaines au sein d'une machine-monde préprogrammée et autorégulée. C'était, au XIXe siècle, l'idéal de l'alliance de la science et du capital au sein d'une civilisation d'ingénieurs. L'idéal s'est radicalisé – il s'agit maintenant de (re)créer le monde, non de le mettre en ordre – mais les bases de l'alliance, l'affinité entre l'esprit du capital et celui de la science, demeurent et permettent à celle-ci de poursuivre son autonomisation. Il s'agit de rien moins que d'industrialiser la (re)production des humains de la même façon que la biotechnologie industrialise la (re)production des espèces animales et végétales pour finir par

substituer des espèces artificielles, créées par ingénierie génétique, aux espèces naturelles. L'abolition de la nature a pour moteur non le projet démiurgique de la science mais le projet du capital de substituer aux richesses premières, que la nature offre gratuitement et qui sont accessibles à tous, des richesses artificielles et marchandes : transformer le monde en marchandises dont le capital monopolise la production, se posant ainsi en maître de l'humanité. »

André Gorz, *L'immatériel*, Éditions Galilée, 2003

« Si j'essaie d'approfondir cette « honte prométhéenne », il me semble que son objet fondamental, l'« opprobre fondamental » qui donne à l'homme honte de lui-même, c'est son *origine*. T. a honte d'être *devenu* plutôt que d'avoir été *fabriqué*. Il a honte de devoir son existence – à la différence des produits qui eux sont irréprochables parce qu'ils ont été calculés dans les moindres détails – au processus aveugle, non calculé et ancestral de la procréation et de la naissance. Son « déshonneur » tient donc au fait d'« être né », à sa naissance qu'il estime triviale (...) pour cette seule raison qu'elle est naissance. Mais s'il a honte du caractère obsolète de son origine, il a bien sûr également honte du résultat imparfait et inévitable de cette origine, en l'occurrence lui-même. »

Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, 1956

« Il se lance dans certaines expériences et plus précisément dans certaines transformations de lui-même qu'il appelle human engineering », l'ingénierie humaine (...) Le human engineer ne veut pas savoir ce qu'est sa nature physique mais jusqu'à quel point elle peut subsister. Il ne veut pas savoir comment elle s'est formée, mais à quelles conditions extrêmes elle peut se « conformer » ; il ne veut pas non plus savoir quelles sont ses limites, mais lesquelles pourraient encore être reculées. Il ne s'intéresse aux situations physiques limites, construites artificiellement, que dans le but de les dépasser (...) Tel un pionnier, il repousse ses frontières toujours plus loin ; il s'éloigne toujours davantage de lui-même ; il se « transcende » toujours plus – et s'il ne se transporte pas dans la région du surnaturel, il change néanmoins puisqu'il repousse les limites innées de sa nature vers le royaume de l'hybride et de l'artificiel. »

Günther Anders – *L'obsolescence de l'homme* - 1956

« Si l'altération de notre corps est essentiellement nouvelle et inouïe, ce n'est pas parce que nous renoncerions à travers elle, à notre « destin morphologique », franchissant les limites fixées d'avance à nos performances ; mais parce que avec elle nous nous transformons en prenant nos instruments, que nous aimons tant, pour modèles ; parce que nous renonçons à être nous-mêmes la mesure et que, nous limitons ou nous abandonnons purement et simplement notre liberté. C'est pourquoi, si aventureuses que puissent être nos expériences et leurs fins, il semble impossible de dire d'elles qu'elles relèvent de l'hybris.(...) « Se comporter comme un être sur mesure », ce n'est pas « transgresser la mesure ». Un tel comportement est plutôt un symptôme de résignation, voire d'auto-abaissement. (...) le « human engineer » est, en réalité, les deux à la fois : présomptueux et modeste, porté à l'hybris et soumis. Son attitude est une « présomptueuse auto-humiliation et une « soumission animée par une volonté d'hybris. »

Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme* - 1956

« La création du premier être, premier représentant d'une nouvelle espèce intelligente créée par l'homme « à son image et à sa ressemblance », eut lieu le 27 mars 2029, vingt ans jour pour jour après la disparition de Michel Djerzinski. Toujours en hommage à Djerzinski, et bien qu'il n'y ait aucun Français dans l'équipe, la synthèse eut lieu dans le laboratoire de l'Institut de biologie moléculaire de Palaiseau. La retransmission télévisée de l'événement eut naturellement un impact énorme – un impact qui dépassait même de très loin celui qu'avait eu, une nuit de juillet 1969, près de soixante ans plus tôt, la retransmission en direct des premiers pas de l'homme sur la Lune. En prélude au reportage Hubczek prononça un discours très bref où, avec la franchise brutale qui lui était habituelle, il déclarait que l'humanité devait s'honorer d'être « la première espèce animale de l'univers connu à organiser elle-même les conditions de son propre remplacement ». Aujourd'hui, près de cinquante ans plus tard, la réalité a largement confirmé la teneur prophétique des propos d'Hubczek – à un point, même, que celui-ci n'aurait probablement pas soupçonné. Il subsiste quelques humains de l'ancienne race, en particulier dans les régions restées longtemps soumises à l'influence des doctrines religieuses traditionnelles. Leur taux de reproduction, cependant, diminue d'année en année, et leur extinction semble à présent inéluctable. Contrairement à toutes les prévisions pessimistes, cette extinction se fait dans le calme, malgré quelques actes de violence isolés, dont le nombre va constamment décroissant. On est même surpris de voir avec quelle douceur, quelle résignation, et peut-être quel secret soulagement les humains ont consenti à leur propre disparition. Ayant rompu le lien filial qui nous rattachait à l'humanité, nous vivons. »

Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Épilogue, Flammarion, 1998

Bibliographie

Günter Anders, *L'obsolescence de l'homme : Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Éditions Ivrea, 1956
Nicole Aubert, *L'individu hypermoderne*, Éditions Érès, 2004
Jean Michel Besnier, *L'homme simplifié*, Fayard, 2012
Jean Michel Besnier, *Demain les post-humains*, Éditions Pluriel, 2009
Luc Ferry, *La révolution transhumaniste*, Plon, 2016
Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966
Francis Fukuyama, *La fin de l'homme*, les conséquences de la révolution biotechnique, Gallimard, 2004
André Gorz, *L'immatériel*, Éditions Galilée, 2003
Jürgen Habermas, *L'avenir de la nature humaine, vers un eugénisme libéral ?*, Gallimard, 2015
Laurence Hansen-Love, *Simplement humains*, Editions de l'Aube, 2019
Gilbert Hottois, *Le transhumanisme est-il un humanisme ?*, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux arts de Belgique, 2014.
Thierry Hoquet, *Les presque-humains*, Seuil, 2021
Thierry Hoquet, *Cyborg philosophie*, Seuil, 2011
Xavier Lambert, *Le post-humain et les enjeux du sujet*, l'Harmattan 2016
Dominique Lecourt, *Humain, post-humain*, PUF, 2011
Albert Piette et Jean Michel Salankis, *Dictionnaire de l'humain*, Presse universitaire de Paris Nanterre, 2018
Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain*, Mille et une nuits, 2000
Jean-Michel Truong, *Totalement humaine*, Le No Man's Land, 2015
Yves Charles Zarka, *De l'homme-machine à la machine post-humaine : la vision machinique du monde*, Revue Cités, numéro 55/2013

Littérature

Philip k. Dick *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? (Do Androids Dream of Electric Sheep)* , 1968
Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Flammarion, 1998

Film

Philippe Borrel, *Un monde sans humain*, documentaire, RTBF, Arte 2012
Andrew Niccol, *Bienvenue à Gattaca*, 1997
Ridley Scott, *Blade Runner*, 1982
Spielberg, A.I, *Intelligence artificielle*, 2001

Evelyne OLÉON

Pour demander à participer aux échanges en direct,
et vous inscrire à « *L'espace de discussion* » du *Projet Europe, Éducation, École* :
<https://projet-eee.eu/diffusion-en-direct-564/>
adressez votre mel à : europe.education.ecole@gmail.com

Bienvenue à tous !
Le 25 février 2022